

Bulletin de la Société
archéologique, historique
littéraire & scientifique du
Gers

Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers. Auteur du texte. Bulletin de la Société archéologique, historique littéraire & scientifique du Gers. 1954-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Images de la Ténarèze, de Sos à Lannepax

par PAULETTE LAUNET

Il est de mode d'aller chercher très loin, sinon au-delà des frontières, des images et des souvenirs.

Le gascon qui a toujours été grand voyageur, n'échappe pas à cette frénésie de distance, sorte de maladie du siècle et néglige parfois les richesses de sa région que l'histoire et la légende ont illustrée plus que toute autre.

Pourquoi ne pas aller vers ces images que notre beau pays d'Armagnac nous livre à chaque détour, celles aussi que font surgir les souvenirs épars au long de nos chemins ? J'ai pensé suivre avec vous une de ces routes de Gascogne, ces routes qui sont l'enchantement de notre pays, et qui me paraissent l'image même de la race ardente et secrète, soit qu'elles escaladent nos coteaux brûlés de soleil ou qu'elles cheminent, sinueuses dans l'ombre bleue des vallées.

J'ai choisi d'aller vers la plus ancienne et la plus prestigieuse. Je l'ai choisie parce qu'elle chemine en un site incomparable, parce que les images du passé se dressent serrées sur son parcours et parce que j'en connais chaque pierre et chaque détour.

J'ai donc choisi La Ténarèze, l'antique voie ibère qu'empruntèrent les légions romaines, sur les bords de laquelle le déroulement des siècles a laissé, parfois, des traces pareilles à ces encoches que les bergers font à leur houlette pour garder le souvenir des choses qui passent.

Elle est la route orgueilleuse qui chevauche les crêtes. L'on peut dire d'elle avec Joseph de Pesquidoux : « Elle est route gasconne et vibre à la fois l'écho du bruit des langues et des cigales accoutumée aux splendeurs lunaires et solaires, car les deux astres alternés l'inondent également de clarté aussi longtemps qu'ils cheminent ».

Les rivières ou ruisseaux qui coulent des deux côtés de la Ténarèze et lui font le don royal de leurs splendides vallées ont nom : Izaute, Gélise, Auzoue, évocateurs de gracieuses ondines capricieuses comme leur débit et leur cours sinueux. La Gélise, plus capricieuse encore, se permet une dérogation brutale à la direction commune à tous nos cours d'eau et oblique brusquement, obligeant notre altière Ténarèze à descendre en sa vallée : fait unique en son long parcours.

Elle se hâte de remonter en une côte abrupte en haut de laquelle nous allons commencer à la suivre. Nous laisserons derrière nous l'antique cité de Sos endormie sur sa gloire passée — emplie encore des souvenirs récents de son poète : Emmanuel Delbousquet, le félibre amoureux des piñadas — qui a su chanter les palombières et l'ardente chaleur des arènes landaises.

Un écrivain notoire : Gaston Chérau, s'est, un jour, arrêté ici, au domaine de Cadignan, séduit par le site. Il y écrivit « L'Enfant du pays » et un recueil de contes charmants « La Despelouquéro ». Il gardait « le souvenir de vastes étendues de bruyères et de sable noir, des coteaux de vignes, des champs de fèves, des ruisseaux d'eau claire, des sols de fougères et des hauts fourrés d'ajoncs d'or et aussi des surèdes dont les arbres ont si bien l'air d'être éternels ».

La Ténarèze va, droite, en haut de la crête, dominant la piñada bleutée, vers laquelle descendent les ceps vêtus d'or pâle. Elle entre dans le village de Sainte-Maure, blotti en un somptueux écrin de chênes-lièges et continue en une courbe gracieuse, infléchie une dernière fois vers la Gélise qui enserre, à ses pieds, l'église fortifiée de Saint-Simon, dont Vauban n'eut pas désavoué le système de défense.

La route dit un dernier adieu au velours sombre des pins. C'est maintenant la vraie terre d'Armagnac où le chêne est roi ; « le chêne, qui est ici le génie du lieu, enraciné auprès de chaque foyer qu'il situe et marque sous le ciel, point de ralliement au milieu des choses qui passent ».

Voici un tronçon abandonné de la route primitive qui traverse les landes rousses. C'est là que se dresse le cadavre mutilé du chêne légendaire, à l'ombre duquel, assure la tradition, se reposa Crassus. Je me souviens avoir vu des rameaux verts sur le tronc décapité du géant et son fût n'a pas moins de 11 m. 50 de circonférence.

Tout près, la sombre masse démantelée du château de Torrebren domine le cirque sinistre et rocheux où se termine le cours de la riante Izaute. L'épaisseur de ses murs rappelle, seule, la puissance passée de cette ancienne place forte anglaise dressée face à La Mothe-Gondrin.

Une tour étrange, dont aucune ouverture ne perce les murs attire le regard. Là, fut murée vivante, une fille des nobles sires de Torrebren, pour avoir donné son cœur à un manant. Avant de succomber, elle maudit sa famille et prédit la fin de la race et du manoir et c'est depuis lors, dit-on, que les cloches de la petite église au clocher triangulaire ont un son grave et triste comme un glas.

La route monte doucement entre un double et large tapis de vignes, ces vignes qui lui feront désormais une escorte fidèle à la robe changeante comme les saisons. La vallée de l'Izaute, élargie,

s'étale sous l'admirable décor des Pyrénées, « ces Pyrénées qui sont la douce hantise de nous tous, à qui l'on adresse son premier et dernier regard ». J'ai commencé notre promenade en direction du Sud uniquement pour les avoir constamment sous les yeux. Ne sont-elles pas la toile de fond idéale des images que nous glanons ?

Voici le riant village de Labarrère, appuyé aux arbres centenaires de son château : « Le château et ses vastes écuries de chasse à courre, où il y a deux ou trois chèvres et une brebis, un mur fortifié de tours, d'échauguettes, de meurtrières où poussent le lierre et le basilic ; de douves envahies par les rosiers de Bengale. « Ainsi, parle Chéreau ; mais il a vu en gascon et en poète. Il y a, certes, de vastes écuries, vides, mais il n'y a point de douves et d'échauguettes et le château n'est qu'une grande demeure sans caractère, aux tours basses et trop lourdes, où plane encore le souvenir de l'esprit étincelant du comte de Castillon : artiste délicat et mécène intelligent et l'ombre plus lointaine du marquis de Lopino, géant débonnaire, à qui l'on doit la hauteur démesurée des portes.

Labarrère, vraisemblablement dérivé de Labarrière, le lieu semble propice pour tenter d'arrêter une invasion. Il nous est permis de supposer qu'ici se livra une bataille — (et pourquoi pas le dernier effort des Sotiates ?) : un tumulus celtibère semble en être le témoignage. Auprès du tumulus, creusées dans les rochers surplombant l'Izaute, s'ouvrent des grottes préhistoriques (dont l'une ne compte pas moins de trois salles). Une autre grotte, celle là naturelle, laisse échapper un mince ruisseau, où, paraît-il, certaines nuits « Las Hadetos » vont laver leur linge, et peut-être résident-elles dans les profondeurs de la grotte, les parois trop resserrées ne permettant pas aux humains de les explorer.

Remontons sur la Ténarèze qui chemine sans détour sur le plateau. Une échappée admirable nous livre Montréal, la vieille bastide rousse dominant l'Auzoue, face au promontoire de Séviac ; Séviac qui connut les fastes gallo-romains ; les remarquables mosaïques trouvées là et actuellement au musée du Castera, témoignent de l'importance et de la richesse de la demeure élevée en ce lieu.

Un tronçon de la route m'est particulièrement cher. Il a cinq kilomètres. Il va d'Arquizan à La Mothe, offrant au regard émerveillé un site unique par l'harmonie des lignes, la richesse des couleurs. Notre Armagnac possède de beaux points de vue ; il en est de plus vastes, mais aucun ne donne cette impression de sereine beauté, de perfection, qui permettent à celui-ci de rivaliser avec les légendaires paysages toscans.

La vallée de l'Izaute, s'étale, ombrée de chênes, entre deux vastes plateaux de vignes qui remontent mollement vers le haut

des collines couronnées de bois ; la route, ponctuée de bruissants peupliers, suivant et soulignant l'harmonieuse ondulation de la crête.

La tour de La Mothe-Gondrin, ce haut lieu de la contrée, paraît dressée là pour ajouter à la perfection du paysage.

Elle règne en plein ciel, gardienne vigilante et souveraine, découpant sa silhouette sur la splendeur des Pyrénées.

Il me plaît d'imaginer que les cohortes romaines s'arrêtèrent ici, saisies d'admiration et songèrent, déjà, à établir dans ce pays une ville à l'image de leur Rome lointaine.

D'Artagnan dut, lui aussi, s'arrêter pour embrasser une dernière fois du regard cette terre d'Armagnac qu'il quittait pour aller vers l'aventure et la gloire.

Nous arrivons à La Mothe, berceau de la puissante famille des « Pardailhan, La Mothe-Gondrin, barons de Fezensac » ; sur une butte, se dressent les colonnes de soutien d'un pigeonnier lui-même disparu ; leur nombre attestant l'importance des quartiers de noblesse des seigneurs du lieu.

Il ne reste rien du château primitif. La tour, seule, a résisté à l'assaut des siècles. La salle des gardes, curieusement éclairée par d'étroites meurtrières, dut entendre le récit des prouesses des fiers barons. Nobles et roturiers durent se réunir ici, le soir, pour écouter ce vaillant Pardailhan, compagnon de Jeanne d'Arc, évoquer la merveilleuse épopée.

Un escalier étroit monte vers une salle. Deux bancs de pierre enserrent la large fenêtre délicatement ouvrée où maintes nobles dames, durent guetter le retour d'un être aimé.

Tout en haut, d'énormes et étranges créneaux offrent une vue splendide et démesurée. Par temps clair, on distingue nettement l'ermitage d'Agen et les collines de Bordeaux.

Sans doute montait-il souvent sur le chemin de ronde, ce marquis de Montespan et d'Antin, fils de Pardailhan, que le roi avait exilé dans ses terres redoutant les colères et la vengeance possible de ce gascon au sang vif.

Et peut-être, cette royauté du regard sur toute la contrée, lui fit-elle oublier ses rancœurs et les charmes de cette ardente et splendide Athénaïs qui lui avait préféré le monarque — ou son pouvoir — et qui avait, peut-être, exigé son exil pour assurer sa tranquillité ?

C'est en ce lieu que naquit Antoine de Pardailhan, plus connu sous le nom de duc d'Antin qui « se distingua, dit Voltaire, par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses mais d'en faire ».

Le duc d'Antin avait la charge de Surintendant des bâtiments de la Couronne. Le roi, lors d'un voyage à Fontainebleau, témoigna le désir qu'on abattit un petit bois. L'ingénieux courtisan en fit scier tous les arbres et poster derrière, des hommes prêts à les abattre

au premier signal. Le jour suivant, le roi se promenant dans les parages, répéta combien ce bois lui déplaisait : « Sire, dit le duc, il sera abattu dès que vous l'ordonnerez ». « Je voudrais bien déjà en être défait », dit le roi. Le duc leva le bras et l'on vit tomber la forêt comme par enchantement. Dans sa surprise, la duchesse de Bourgogne s'écria : « Ah ! mesdames, si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les eut fait tomber de même ».

Reprenons notre route, qui traverse Cazeneuve, nous découvrons l'Auzoue et les villages de Lagraulet et de Gondrin, fièrement campés sur la colline.

Nous arrivons à la portion la plus curieuse et sûrement la plus ancienne du parcours. Des deux côtés de la Ténarèze nous trouvons des monuments mégalithiques formant un tout imposant et d'autant plus précieux, que pareils monuments sont très rares en Gascogne. Leur importance était même plus grande autrefois, puisqu'ils se complétaient d'un alignement de sept pierres « Las Peyros de Liaras » malheureusement détruit. La légende voulait que la Vierge, se promenant un jour, de petits cailloux dans son tablier de mousseline, en laissa tomber sept, qui, aussitôt, s'alignèrent et grandirent formant une imposante rangée, trop imposante sans doute et trop tentante, pour un habitant du lieu qui n'hésita pas à fractionner les pierres pour en édifier sa demeure.

Le hameau de Saint-Georges nous offre ses menhirs, constitués de dalles fournies par la roche gréseuse du lieu, dont la forme primitive a été retouchée sur les bords où l'on distingue nettement des traces d'éclatement par percussion. Certaines roches présentent des cupules piriformes ou circulaires et, sans doute, ici, sacrifia-t-on aux Dieux.

Le lieu parut propice aux Romains, qui, à leur tour élevèrent un temple sur ce belvédère naturel surplombant l'Izaute ; plusieurs terrasses superposées nettement visibles laissent imaginer l'ampleur des constructions de l'époque, dont les matériaux servirent, plus tard, à édifier une chapelle dédiée à Saint-Georges, elle aussi anéantie. Les moellons romains sont encore visibles sur les murs de la construction actuelle quelque peu croulante. Seuls, restent intacts les menhirs millénaires, livrés aux ronces, mais veillés dans leur sommeil et leur mystère par la garde royale des chênes imposants.

Sur l'autre côté de la route, se dressent les dolmens de Hourès, gardés, eux aussi, par des chênes ; l'un a été dégagé de sa gangue de terre, les autres reposent encore dans un amas de racines et de roches, leur table affleurant sous les mousses et les feuilles mortes.

Laissons ces pierres à leurs rêves et allons vers le château de Lapoutche, qui étale sa longue et basse façade tout près de la route,

que son parc somptueux et sombre enserre des deux côtés. Ici, vint un jour se réfugier Moquart, l'aide de camp de Napoléon III. Il tentait d'oublier les fastes impériaux et les hontes de la défaite en de longues chevauchées sur un arabe blanc à la splendide crinière.

Voici Cacarens, au nom typiquement gascon. Cacarens où l'on découvrit un curieux et remarquable fragment de sarcophage, un bas relief de marbre sculpté, représentant Orphée assis, jouant de la lyre ; l'équilibre artistique en est remarquable, la facture soignée. Une croix pattée tracée au revers nous dit l'origine chrétienne du monument. Si nous voyons parfois Orphée dans les catacombes romaines, c'est la première fois que nous le trouvons en France, sur un monument chrétien. L'influence grecque fut indéniable, en Aquitaine, dans les premiers siècles de notre ère, l'Orphée de Cacarens en donne une nouvelle preuve.

Nous avons mis nos pas sur la Ténarèze, au seul pont qu'elle ait permis aux hommes de construire sur son parcours. Nous allons la laisser sur cet autre pont qu'elle doit aux seuls caprices de la nature. Ce pont du Diable qui permet à la fantasque Rieuse d'aller visiter l'Auzoue, par delà la colline. Le cours souterrain du ruisseau reste inexploré et les vieilles gens vous diront que cet antre du démon est le lieu de rendez-vous de « Pousouèros » et « Mandragots ».

Satan et son sabbat ne sauraient clore notre voyage. Notre dernière image sera l'élégant clocher de Lannepax où Crassus arrêta la lutte dans les légendaires Landes de la Paix.

Puissent nos Crassus modernes, au terme de leurs poursuites dans les chemins de l'espace, trouver, eux-aussi, une définitive Lande de Paix.

ERRATA

JOLI MOIS DE MAI, poème de Raoul WERNER

Bulletin du 1^{er} trimestre 1954, page 91

LIRE :

- 1^{er} vers : Comme l'on est heureux de longer les chemins,
18^e vers : Dans des courses aigües, coupées de brusques angles.